DEUXIEME ANNEE. — N° 54 LE NUMERO 50 CENTIMES SAMEDI 15 MAI 1926

C.I.R.A.

L'INSURGÉ

ABONNEMENTS
France, mois : 8 fr. ; 1 an, 16 fr.
Extérieur, 6 mois, 15 fr. ; 1 an, 30 fr.
Chèque postal Colomer 724-45.

Journal d'action révolutionnaire et de culture individualiste

Rédaction et Administration :
259, rue de Charenton, 259, PARIS

Hebdomadaire, paraissant le samedi

sous la direction d'André COLOMER

L'éternelle Lâcheté d'Amsterdam

Les Mineurs Anglais trahis par les Politiciens socialistes

Il fallait s'y attendre, hélas ! Une fois de plus les ouvriers viennent de tomber dans le traquenard du réformisme socialiste. Après la réunion à Ostende des chefs de l'Internationale d'Amsterdam,, le mouvement de grève générale des travailleurs d'Angleterre, sur l'ordre du conseil général des Trade-Unions, tout dévoué aux politiciens du Labour-Party, est arrêté au seul bénéfice du capitalisme et de l'Impérialisme britanniques. Le principe de la diminution des salaires et le renoncement à la journée de huit heures est accepté par l'organisation centrale des syndicats tout entière entre les mains des leaders qui craignent de compromettre leur situation parlementaire dans une grève « anticonstitutionnelle » qui, en se prolongeant, les eût contraints à faire la *Révolution*.

Cependant, les mineurs dupés ne se laissent pas bénévolement assassiner par le conseil général des Trade-Unions. Et le secrétaire du syndicat affirme :

— *Nous n'avons rien à voir avec la décision du conseil général, prise en dehors de toute consultation avec nous. Nos ouvriers auront à décider souverainement de leur conduite.*

En dernière heure, on annonce que les braves gueules noires continuent la lutte.

Et peut-être ne seront-ils pas seuls. Les messages reçus de Hull font connaître qu'après une conférence entre les autorités municipales et les différents comités de grève locaux, ceux-ci ont décidé de tenir pour nulle et non avenue la décision du conseil général.

A Ilford, les trade-unionistes ont décidé de continuer la grève dans tous les corps de métiers.

Des désordres ont eu lieu dans le quartier populeux de Poplar, où la nouvelle de la fin de la grève a été accueillie avce mécontentement par les grévistes. La foule menaçante s'est amassée autour des bureaux des trade-unions mais a été dispersée par la police. Il y a eu plus de quarante blessés.

Après la douche travailliste, sera-ce dans le prolétariat d'Angleterre, dégoûté de ses politiciens et seulement confiant en lui-même,le regain d'action directe qui lui permettra, au-delà de la pacifique grève, suivant les concepts réformistes, d'occuper révolutionnairement les mines et, avec la collaboration des dockers et des marins, de mettre son charbon à la seule disposition du prolétariat des autres pays suffisamment révolutionnaires pour lui assurer en échange le ravitaillement en blé et en autres vivres ?

C'est ainsi que se pose le problème internationalement, universellement.

Les mineurs anglais vont-ils nous permettre d'en trouver enfin la résolution ?

That is the question.

A. C.

CLUB DES INSURGÉS

Mardi 18 mai à 21 heures

Salle de l'Utilité sociale, 94, Bd. Auguste-Blanqui

Métro : Corvisart ou Glacière

La question Sexuelle

du point de vue scientifique et social

Morale ou liberté sexuelle

Conférence par Marguerite GUÉPET

Contradicteurs sollicités :

L'Abbé VIOLET — Ch. A. BONTEMPS

Participation aux frais : DEUX FRANCS

Samedi 22 mai à 14 h. 30

Salle Lancry, 10, rue de Lancry

Métro : République et Lancry

Les Tendances du Théâtre Contemporain

Conférence par Alfred MORTIER

CONTRADICTEURS SOLLICITÉS :

Marcel ACHARD — H.-R. LENORMAND

DES GENS A SURVEILLER

Dans l'arène houleuse, s'affrontent avec la dernière énergie, toutes les forces sociales pouvant caresser l'espoir, soit de s'emparer du pouvoir, soit de se débarrasser définitivement de son emprise.

La vie de l'individu est sans cesse menacée ; sa liberté n'est réellement plus que sa force, c'est-à-dire une chose instable, changeante par définition, en perpétuel mouvement. L'homme est empoisonné de ces luttes vaines, de ces combats meurtriers.

La misère sonnera bientôt son glas funèbre aux portes prolétariennes. Ce sera peut-être l'heure des grandes résolutions, des sublimes désespérances.

La bourgeoisie, absolument impuissante, devant le chaos de son économie, sent l'angoisse la serrer à la gorge. La faillitie trouble ses nuits de hideux cauchemars.

En vain les médicastres de la sociale tentent de la rassurer ; elle ne croit plus que son « franc » puisse se relever. Prise dans le fatalisme des faits, elle ne le désire même pas, elle sait que ce relèvement ne peut s'opérer sur des ruines. Et qui consentirait à mourir pour sauver sa caste ?

Seul, le prolétaire a de ces fois naïves et consent encore à crever au Maroc pour les financiers, en Syrie pour les Jésuites, pour la prospérité et la plus grande gloire de la classe privilégiée.

La bourgeoisie qui s'illusionne encore sur sa force n'espère plus qu'une stabilisation des devises.

Un budget toujours déficitaire, terriblement lourd pour le travailleur, a été voté avec la livre à 125, et nous payons la livre à 158.. Cette année comme les précédentes, il manquera deux ou trois milliards.

Dans quelques jours viennent à expiration quelques petits milliards de bons. La caisse vide, il faudra recourir à l'inflation.

Incontestablement, nous courons à une faillite : totale ou partielle.

Ceux qui n'ont rien ne perdront rien. Ceux-là non seulement ne feront pas le moindre effort, mais il y en aura beaucoup qui pousseront à la roue pour jeter plus vite au précipice le char de l'Etat.

Ils n'ont rien à perdre. Peut-être gagneront-ils quelque bien-être ou quelques libertés.

Evidemment, la bourgeoisie jettera du lest. Nous la connaissons trop bien pour ne pas savoir qu'elle s'y prendra trop tard. Les gros maquereaux de l'industrie réalisent le plus possible et achètent de la rente étrangère, aussi les banquiers et tous gros actionnaires.

Les gros auront ainsi échappé aux conséquences de la faillite. Quelle sera l'attitude des autres, de la bourgeoisie moyenne, ruinée ?

Qui peut le dire ?

Mais il ne faut pas perdre de vue l'attitude qu'eut la bourgeoisie italienne lorsque le prolétariat se révéla incapable de donner aux producteurs la jouissance de leurs produits.

Il fallut peu de temps à un Mussolini pour armer ses brigands et replacer la bourgeoisie dans ses privilèges.

Lisez dans l'*Echo de Paris* du 26 avril, un article de Ch. Bonnefon qui a fait une enquête sur le fascisme et qui déclare :

« L'Italie est un pays pauvre. Les classes non possédantes y forment la grande majorité et elles n'ont ni l'habitude du pouvoir, ni la volonté, ni la discipline de celles qui, dans les vieilles démocraties, participent depuis longtemps au gouvernement. Il en résulte qu'en accordant au peuple un régime de suffrage universel, d'égalité et de liberté, les gouvernants bourgeois italiens se sont trouvés en minorité, et à la merci de masses qui n'étaient pas éduquées. Le déséquilibre a jailli. Le capitalisme producteur s'est trouvé désavantagé. Grâce à Mussolini, ce déséquilibre a cessé... »

Lisez *le Nouveau siècle, l'Echo de Paris*, la *Liberté, l'Action française*, et vous aurez la vision très nette d'une vaste organisation, entretenue par la bourgeoisie, dans le but de tuer toute manifestation d'indépendance.

Cette organisation qui porte, selon la boutique, des étiquettes différentes, [illegible] déjà, de se mesurer avec la police.

Qu'un chef se révèle, et nous nous trouverons devant un fait acquis.

Ce sont gens qu'il faut surveiller de très près. Ils sont armés, et bien armés. Il y va de notre peau, tâchons de la conserver en bon état.

A. LAPEYRE.

Amis de l'"Insurgé" et de son Club !

qui ne vous êtes pas abonné au journal, qui ne pouvez pas suivre régulièrement nos débats bi-hebdomadaires,

si vous ne voulez pas voir mourir notre œuvre,

Versez chaque mois cinq francs à notre souscription.

Mais faites vite. Notre retard d'un jour, cette semaine, signifie que nous manquions d'argent pour payer l'imprimeur.

Si vous ne vous hâtez pas de soutenir votre effort par un de ces trois moyens : abonnement au journal, assiduité aux deux séances du Club, versement mensuel de cinq francs à la souscription, nous devrions nous résigner à ne plus paraître que deux fois par mois.

Le sort de l'Insurgé hebdomadaire est entre vos mains.

L'Entente Anarchiste

La première réunion des groupes de l'Entente Anarchiste se tiendra, dimanche 16 mai prochain, à 14 heures 30, au 35 du boulevard de Reuilly (métro Daumesnil).

Objet de la réunion : *Désignation du secrétaire. Préparation d'une assemblée générale. La Fête de l'Entente.*

Pour faire la Paix

par Mme Aurel

C'est notre ingénuité sacrée qui peut sauver le monde. C'est à force d'imposer la poésie à la bête vorace qu'on en fera peut-être un homme.

J'y ai voué ma vie. Je tâche par l'amour de réaliser l'homme. Coulons-lui donc **l'esprit d'amour.**

Mais l'Amour voit tout : c'est le lynx. La dupe, c'est celui qui aime mal. L'Amour, lui, voit terriblement à fond. Aiguisons nos regards. Et si nous voulons la fraternité mondiale, tout d'abord ne la croyons pas si facile ! Et ouvrons l'œil.

Faites la paix. Dites : J'espère ce que je fais. Faites la paix, ne la rêvez pas. Ne la rêvassez pas, surtout.

Il avait ouvert l'œil, le gamin désolé qui s'en vint pleurer dans ma robe. Et pourquoi ? Il avait vu simplement ceci : de gros crabes dans un bassin de mer normand se mettaient en mesure, sans provocation, sans combat, en passant à la portée d'une petit crabe, de lui arracher les pattes pour les ingurgiter. Sa carapace étant indigeste, ils la lui laissèrent — et il tomba, immobile à jamais au fond de l'eau.

Et mon poète de neuf ans sanglotait. Ailleurs on l'emmena voir le repas des perches. A heure fixe, sans une exception, ce poisson passait, avec un plus petit dans la bouche. Le plus faible n'avait qu'un sort : être dévoré, froidement, placidement, sans hâte et se tortiller follement dans la bouche visqueuse qui n'en prenait pas moins son temps pour le digérer vivant. Et, à chaque heure, chaque jour, mathématiquement, le gros dévorait le plus faible.

Ce garçon comprit là que, puisque nature, de la forêt, de la mer, mais que devions, non pas obéir aux lois de la nature, nous devio nsh5-çb:- stu cmfhd pour être des hommes bons et pour imposer la bonté, nous aurions à recommencer le monde et la loi des estomacs d'abord.

Malgré le corps cependant, je crois à l'amour ; surtout je crois à l'esprit d'amour — et pourquoi en chercher un autre ? Je crois à l'esprit de Jésus pour tâcher de mater la loi des estomacs. N'a-t-il pas dit : « Je suis là où deux hommes s'accordent en mon nom » ?

Mais, il n'a pas suffi, me direz-vous. C'est clair, puisque nos 130 millions de catholiques n'ont pa su se donner la main à temps pour empêcher la guerre.

Pourquoi l'esprit de Jésus n'a-t-il pas vaincu ce que Nietzsche appelait la volonté de puissance et ce que j'appelle l'appétit de puissance ?

Parce que l'homme porte en lui l'esprit de Jésus, l'esprit d'amour comme une abstraction. C'est donc en lui une pâle chandelle. Seules, les femmes portent l'esprit d'amour comme une torche. Donnez aux femmes le droit d'élever la voix et vous leur verrez incarner l'esprit d'amour et le commandement d'amour entre les hommes. Car, pour elles, l'amour n'est pas comme pour l'homme une noble lubie ; il est leur nid, il est leur seul espoir.

Maintenant, pourquoi le féminisme allemand s'est-il montré récemment fidèle à Hindenburg ? C'est le poète Hasenclever qui répond : « Par sentimentalisme, par souvenir, par religion des souffrances de leurs fils à la guerre. » Je dirai donc : par une erreur d'optique. Voilà un manque de mise au point que vous ne verriez pas ici où la femme a le bon sens et l'œil juste et plus rétrospectif surtout.

Donnez la main à nos belles Françaises. Vous aviez promis de les soutenir. Vous ne le faites pas et ainsi vous êtes privés de tout le bien que vous les empêchez de faire et de vous faire.

Puisque la guerre a ruiné tout le

monde, le vainqueur aussi, si l'Europe n'était pas folle, ele en aurait à jamais fini avec la guerre.

Pour s'aimer, il n'y aurait donc qu'à se dire : Puisque la guerre est une niaiserie où tout le monde fut volé, pourquoi ne travaillerions-nous pas ensemble ?

Les deux vaillants, la France et l'Allemagne, ont assez souffert front à front pour ne plus se laisser raconter d'histoires gothiques. L'alliance franco-allemande serait la véritable alliance de paix, mais à condition qu'elle soit faite par le peuple allemand et non par les nationalistes allemands.

La fraternité franco-allemande serait déjà un fait si, en 1918, la vraie révolution allemande n'avait pas été étouffée dans l'œuf et si, selon l'Allemand Hasenclever, cette république n'avait pas été d'abord une monarchie camouflée.

Que le peuple allemand cesse de se laisser tromper par les junkers. Que le peuple allemand s'affranchisse d'abord et, quand il aura pris conscience de son individualité, que le rapprochement sera fecilité !

On peut déjà tendre la main au peuple allemand, mais pas à ses dirigeants. On peut la tendre à ses inspirateurs de paix, à ses poètes, tels Fritz von Unruh, Hasenclever et d'autres qui ont beaucoup fait, en Allemagne, pour la paix du monde.

Hasenclever, après une de ses conférences pacifistes, a fait, en pleine guerre, chanter la « Marseillaise » à Berlin. Il prenait ce chant pour un chant révolutionnaire de résistance aux pouvoirs, tandis qu'il est chez nous le chant de l'amour du sol.

Mais Hasenclever, poète rhénan, a peut-être plus fait encore pour la paix par une appréciation douce et charmante du peuple français, de la rue de Paris, de nos usages artistes, bohèmes et délicieux, de notre bonhomie. « Le roman, dit-il, n'a pu naître que de la France. »

Eh bien ! c'est pour écrire le roman de la paix, c'est pour le rendre possible, c'est pour habituer les esprits à le vivre, c'est pour forcer la paix à se plaire en Europe, que j'ai tendu la main à Walter Hasenclever.

. . . . . .

Et ne croyez pas qu'un geste d'ac- [illegible] Berlin, le mois dernier, recevoir le baiser du succès pour sa pièce. Et quand, hier, j'ai reçu de lui cette lettre : « Madame, j'ai si souvent pensé à vous, à votre accueil, que cette nostalgie ne m'a pas quitté, même dans mes heures les plus heureuses de Berlin » — là j'ai compris la force sur Berlin, sur son élite, la force inavouée bien entendu, de l'assentiment de la France.

C'est ce que j'ai voulu vous dire : Gardez vos préséances d'âme, veillez bien sur vos noblesses de race, gardez vos nettetés de cœur, assainissez vos vies. Et si vos sympathies vont vite, eh bien ! tant mieux : restez les premiers en franchise et vous finirez bien par faire tomber du vieux mufle européen sa gourme de mensonge et de voracité. »

AUREL.

Pétitions

CONTRE LE RETRAIT DE L'ŒUVRE « VIVE LA GUERRE » DE M. DE POUVREAU-BALDY (EXPOSE AU PALAIS DE BOIS, 37e EXPOSITION DES INDEPENDANTS).

Les artistes soussignés protestent énergiquement contre le retrait de l'œuvre que M. de Pouvreau-Baldy avait envoyée au Salon des Indépendants.

Rien ne justifie le geste du préfet de police censeur, puisque des littérateurs comme Barbusse et Dorgelès ont pu écrire, en toute liberté, *Le Feu* et *Les Croix de bois*.

Les artistes eux aussi ont le droit d'exprimer leur haine profonde de la guerre, sentiment très louable à leur sens.

Le buste du soldat avec son masque grimaçant, sous son casque troué et sa poitrine constellée de croix, est une œuvre poignante et forte, et elle ne peut choquer que les esprits bassement réactionnaires et militaristes.

Lémar, sculpteur; P. Signac, M. Luce, Pompon, du Marboré, Delatouche, P. Peltier, Fotinsky, A. Lasserre, L. Neillot, M. Martinet, M. Falter, P. Falter, Chopard, A. Aurouet, Borga, Paulemile Pissarro, L. Rodo, Bach, Ch. Bonteups, Borgey, M. Fox, P. Ferjac, S. Manier, H. Poulaille, Lemeunier, Raffray, P. Planas, G. Berger, R. Girard, M. Prost, G. Vidal, A. Colomer.

Qu'est-ce que l'Esprit révolutionnaire?

La Grève Générale suffit-elle pour faire la Révolution ?

Ce furent en ces deux derniers mardi, salle de l'Utilité Sociale, des débats admirablement complets sur des sujets que les événements d'Angleterre avaient rendu d'actualité.

Le 4 mai notre ami Roger Dévigne traitait de l'Esprit révolutionnaire. Pour le poète du *Cheval Magique*, pour le conteur de *Ménilmontant* seuls, comptent les mouvements de la pensée et du cœur. Tout est vain en dehors du monde de la conscience : politiciens et agitateurs sociaux ne font, suivant Dévique, que changer les termes de la vieille injustice. Seul l'effort spirituel peut libérer l'industrie et lui permettre d'apporter plus de noblesse et de beauté à la vie humaine.

Un Epictète, un Spinoza, dit-il, ont plus fait, avec leurs seules idées et leur pauvre existence, pour l'émancipation de l'homme, que les plus grands capitaines, les plus fameux hommes d'Etat, les plus puissants révolutionnaires.

Pour Jacob Law seul l'acte compte, l'acte individuel, accompli dans un esprit de sacrifice.

André Colomer ne méconnait pas plus l'individualisme spirituel défendu par l'idéaliste Roger Devigne que l'individualisme d'action prêché par Jacob Law. Mais non seulement celui-ci n'exclut pas celui-là, mais encore l'un et l'autre devront se marier pour engendrer, parmi la masse des travailleurs ce mouvement révolutionnaire qui incessamment enrichit et embellit la vie des hommes.

Penser bellement, c'est beau ; agir héroïquement, c'est bien ; mais il faut vivre, perdurer, se nourrir, se vêtir, se loger, soi-même et les siens.

Comment, si l'on se contente de rêver seul ou d'agir seul ?

Deux solutions. Etre un bel artiste qui pour faire de sublimes ou agréables œuvres de l'esprit consent à vivre comme tout le monde « dans son siècle », accepte la complicité tacite des dominateurs et des exploiteurs, consent à servir pratiquement le monstre social au front de bêtise. Ou bien être un bandit qui, pour ne pas se soumettre, à la Société d'injustice et de brutalité, est contraint de brûler sa vie comme un feu de la Saint-Jean.

On peut voir plus large et vouloir plus complètement la vie humaine. Pour cela il faut lutter pour incorporer ce pur rêve et cette action héroïque à l'existence des [illegible] Et c'est ainsi que le double individualisme de pensée et d'action peut animer la classe ouvrière pour rendre plus habitable et plus harmonieuse cette terre qu'elle doit rendre féconde non plus pour ceux qui l'empoisonnement de leur oisiveté malveillante : patrons et chefs d'état, mais pour ceux qui l'enrichissent et l'ennoblissent de leur labeur : hommes de travail et de pensée.

Le mardi suivant, 11 mai, mit aux prises dans une controverse passionnante mais courtoise le secrétaire du Syndicat Unique du Bâtiment Boudoux et le militant du Parti Communiste Rappoport. Brunan, le secrétaire général de l'Ustica, vint apporter le point de vue des techniciens.

Boudoux défendit éloquemment la thèse anarcho-syndicaliste : la grève générale suffit pour faire la Révolution, à condition qu'elle reste une arme insurrectionnelle entre les mains du prolétariat.

Par de nombreux exemples, il montra comment les partis politiques se sont efforcés d'enlever cette arme aux mains ouvrières afin de la faire servir à leurs fins parlementaires. Le jour où les syndicats ne craindront pas d'user de la violence pour paralyser l'industrie capitaliste et s'emparer des moyens de production, le jour où ils mettront en œuvre tous leurs moyens d'action, en dehors de toute intrusion politicienne, ils permettront aux travailleurs de s'émanciper intégralement de la double tutelle du Capital et de l'Etat.

Rappoport, avec une grande force d'agumentation qui n'exclut pas chez lui la compréhension des critiques apportées par ses contradicteurs, se défend, au nom du Parti Communiste, d'être l'ennemi de la grève générale et de vouloir empêcher les organisations syndicales de la réaliser elles-mêmes.

Mais il ne peut y avoir de grève générale sans grévistes ou avec un nombre insuffisant de grévistes. Rappoport ne craint pas de critiquer les dernières grèves générales de la C. G. T. U. qui permirent aux cheminots de travailler.

Comment, de cette façon, un ordre de grève générale, une théorie de la grève générale peuvent-ils suffire pour faire la révolution ?

Il faut donc, dit l'orateur, éveiller l'esprit révolutionnaire parmi les travailleurs et créer des organisations de combat qui permettront aux exploités d'engager efficacement la lutte de classes. Tel est le rôle du Parti Communiste.

Mais le jour où l'éducation révolutionnaire du prolétariat sera suffisamment faite, le jour où ses cadres d'action seront assez solides pour qu'il engage résolument la bataille, il lui faudra gagner à sa cause une partie de l'armée. Et alors comment lutter contre les réactionnaires, contre l'autre partie de l'armée qui sera restée fidèle à l'Etat et au Capital — sinon en usant de coercitions, en exerçant la Dictature du Prolétariat ?

Brunan ne croit pas la révolution possible dans l'Angleterre actuelle. Si les ouvriers anglais s'emparaient du pouvoir, ils ne pourraient que crever de faim devant leur charbon...

D'autre part, le secrétaire de l'Ustica croit indispensable l'autorité d'un Comité de techniciens pour permettre à la classe ouvrière de s'organiser et de gérer sa production. Elle ne pourra s'émanciper qu'après avoir préparé longuement son organisation technique, et après s'être assuré internationalement les échanges de biens nécessaires à la Vie quotidienne. Il est inutile, dit-il, de faire une révolution qui laissera les ouviers plus misérables encore que sous le régime précédent.

Rappoport ne partage pas le pessimisme de Brunan.

Boudoux, répondant tour à tour à Brunan et à Rappoport, montre comment une minorité intelligente, agissante, peut rendre effective une grève générale, même si une grande partie des travailleurs ne l'a pas suivie. L'action directe et la terreur révolutionnaire peuvent annihiler la résistance de l'Etat au service du Capital et permettre aux syndicats de faire la Révolution, en prenant possession des moyens de production.

Colomer n'a que peu de mots à ajouter après un tel débat. Que chaque prolétariat s'efforce, suivant ses moyens, d'agir révolutionnairement, chacun dans son pays et contre son propre état et l'émancipation universelle des travailleurs peut devenir une prochaine réalité, pour le plus grand profit de l'individu.

Sainte Jehane à Rennes

Les libertaires de Rennes m'avaient [illegible] *Deux monstres : Dieu et Patrie, ravagent l'humanité.*

C'était leur façon, à eux, de rendre hommage à la petite martyre de l'Eglise. Le pasteur Loriaux, de Paris, me devait contredire et prouver que l'idée de Dieu a fait le bonheur du monde. Il a conclu que nous sommes d'accord sur le fond. Moi, je veux bien.

Mais j'ai vu ce soir-là ce que je n'avais jamais vu : une foule de huit cents personnes représentant tous les partis, toutes les croyances, communistes et réactionnaires, athées, catholiques et protestants, défendre à l'auteur d'une mauvaise action de soutenir sa thèse.

Cet homme était parmi la foule, où personne ne l'avait inquiété ; mais quand il monta à la tribune, il fut reçu par les huées et les sifflets. Hommes et femmes de tous les partis couvrirent sa voix.

Ce réprouvé m'inspirait une profonde pitié. Je demandai aux camarades bretons pourquoi il était ainsi maltraité. Voici la réponse qui me fut faite : C'est l'avocat qui a défendu les assassins de Douarnenez ; quel que soit leur parti, les auditeurs ne le laisseront pas parler... Tu pourrais peut-être tenter de le faire écouter, car tu as leur confiance.

Je me levai, je fis signe que j'avais quelque chose à dire et, dans le silence le plus parfait, je fus écouté ; mais dès que mon exhortation à la tolérance fut terminée, je reçus cette implacable réponse :

NON! PAS LUI! PAS LUI!

Et le vacarme recommença jusqu'à ce que l'homme que toute une région a vomi soit descendu de la tribune.

Je venais de voir une des choses les plus poignantes de ma vie : un banni vivant parmi ceux qui l'ont répudié parce qu'il a défendu des assassins gagés.

Il ne faut donc pas désespérer de la conscience humaine.

Après la conférence, nos camarades me montrèrent leurs affiches lacérées par les fanatiques. Et ils me disaient : Quelle réprobation n'encourrions-nous pas, nous autres, si nous lacérions les leurs. Tiens, regarde, elles sont intactes.

Effectivement, à côté de chacune de nos affiches lacérées, s'étalait l'affiche catholique déclarant que Jeanne ne fut pas victime de l'Eglise !

Ces gens-là ont le mensonge candide.

Mais la bonne Lorraine, du haut des cieux, fit un miracle : elle badigeonna d'un enduit noir et tenace les icones peintes et sculptées qui la dénaturent et Rennes trouva à son réveil un carnaval nègre.

Les fanatiques qui lacèrent les affiches libres-penseuses vont-ils comprendre ce miracle ?

Raoul ODIN.

Voyages

J'ai rencontré des bourgeois horrifiés.

Songez donc, par un effet de la baisse du franc, il paraît que des chômeurs anglais se sont payé, avec leur allocation, un voyage en France !

Si c'est permis !

Je ne sais si le fait est vrai ; mais, dans l'affirmative, il faudrait se réjouir, au contraire, de la dépréciation de notre monnaie, qui permet de voyager hors de leur pays à des gens qui, sans cela, ne l'auraient jamais pu faire.

Bien des gens encore aujourd'hui considèrent les voyages comme un luxe réservé exclusivement à la grande fortune, et les hôteliers, valets des riches par état, ne se gênent pas pour montrer leur mépris au voyageur de situation modeste qui s'aventure dans leurs établissements.

Néanmoins, bien des progrès ont été faits. Des sociétés de vacances à bon marché se sont fondées, d'abord pour les enfants, ensuite pour les adultes. Nombre d'ouvriers de Paris ont vu la mer autrement que sur les affiches-réclame des compagnies de chemins de fer.

La conception du luxe est tout entière à reviser.

L'idéal du bourgeois réactionnaire est de faire vivre comme des animaux la masse des travailleurs.

Du luxe les bains et l'hygiène, les pauvres n'ont pas besoin de se laver.

Du luxe un logement de plusieurs pièces. Pour une famille ouvrière, une mauvaise chambre est bien suffisante.

Du luxe les voyages ; un ouvrier doit s'estimer heureux lorsqu'il a tous les jours du pain contre du travail. Au lieu de penser aux voyages, que l'ouvrier mette donc ses sous de côté afin de pouvoir, dans la vieillesse, se payer une place à l'hospice des « Petits Ménages ».

Les voyages ne sont pas un luxe ; ils sont à la fois un agrément et un moyen d'éducation. Ils forment non seulement la jeunesse, comme dit le proverbe, mais tous les âges de la vie.

Celui qui n'est jamais sorti de chez lui a nécessairement des conceptions étriquées. Il paraît qu'à Belleville il y a, dans les écoles, des enfants qui n'ont jamais vu la Seine. Il suffirait de les comparer aux enfants riches qui, à douze ans, connaissent toute l'Europe, pour se rendre compte du rôle des voyages dans la culture de l'individu. Mais l'ouvrier ne peut pas voyager ; il lui faut attendre pour cela que la société soit transformée ?

En aucune façon.

Certes, il ne peut pas voyager comme les riches ; mais il pourrait le faire dans des conditions adaptées à ses gains.

Ce qui prouve bien l'état inférieur de la mentalité ouvrière générale, c'est que l'ouvrier, lorsqu'il a un salaire élevé, ne sait qu'améliorer sa table.

Le vêtement, côté hommes tout au moins, lui est indifférent, le logement aussi. Mais ce qu'il apprécie par-dessus tout, c'est un ventre bien rempli.

On n'a pas besoin de tant manger ; on peut parfaitement se passer de vin. On peut très bien s'abstenir de fumer; c'est à la fois sale et nocif.

Avec les économies réalisées, l'ouvrier pourrait s'habiller décemment; cela lui donnerait le respect de lui-même et aussi celui des autres.

Tous les ans, il pourrait s'offrir quinze jours de voyage, non pas au même endroit, comme les petits bourgeois encroûtés, mais chaque fois dans des endroits différents.

C'est en élevant leur « standard de vie », comme disent les Anglais, que les classes laborieuses marcheront vers leur affranchissement social.

Doctoresse PELLETIER.

Jacob Law est expulsé

Notre ami Law, qui eut le tort aux yeux de nos gouvernants, de dire toute la vérité sur le Bagne et de ne pas tomber dans le panneau démocratique des bonnes réformes de l'excellent M. Chanel, le courageux anarchiste qui ne mâcha pas ses paroles aux révolutionnaires français et qui n'hésita pas à dire toute sa pensée sur l'acte individuel, vient d'être, par ordre de police, expulsé du pays des Droits de l'homme et du Citoyen.

Cette mesure, hélas ! ne nous a pas surpris.

Chaque Semaine

ASSISTEZ aux DEUX SÉANCES du "CLUB des INSURGÉS"

Le MARDI à 21 h. Boul. Aug. Blanqui

Le SAMEDI à 14 h. 30 rue de Lancry, 10

D'un génie Féminin

Si, grande fut ma joie féministe en lisant la virulente réponse de Mme Henriette Sauret relativement à l'article de M. Fua : « De l'inégalité des sexes »... ; si, grande fut ma joie de trouver dans la pensée d'une femme, avec laquelle je croyais être en profond désaccord, par suite d'une incompréhension de détail qui tombera, je l'espère, devant une explication nette et catégorique, laquelle ne saurait tarder ; si, grande fut ma joie, dis-je, de trouver dans la pensée d'une femme tant de compréhension de la réelle valeur du féminin, malgré les entraves qu'il peut rencontrer dans une société où le principe masculin prédomine; de lui voir l'audace de réfuter d'une plume vigoureuse et adroite les faux dogmes établis sur de fausses sciences, à seule fin de servir les intérêts (faux également) de faux prophètes, grande fut ma peine, par contre, de ne point trouver dans l'énoncé — incomplet, certes, mais cependant assez fourni — qu'elle fit des valeurs féminines à travers les âges et les peuples, le nom d'une femme que je considère comme étant une merveille du génie féminin : *j'ai nommé Mme Céline Renooz!*..

Est-ce oubli ? Est-ce ignorance ? Je ne sais... Mais je serais à la fois une bien piètre féministe et une bien pâle apôtre de la vérité et de la justice — insexuées — si je ne réparais pas, dans la mesure de mes moyens, cet oubli, cette ignorance.

Se peut-il, Madame Henriette Sauret (qui vous dites féministe et venez de me prouver, ma foi, que vous êtes assez instruite des choses féministes), se peut-il que vous ignoriez tout de l'œuvre immense et grandiose de Mme Céline Renooz ?

Oh ! je sais !... Si ce nom est parvenu à vos oreilles par le truchement de voix et de mentalités misogynes ou déviées ; si vous avez pu même être défavorablement impressionnée par une *documentation insuffisante*, puisque *partielle*, concernant les doctrines de cette savante, vous aliez peut-être hausser les épaules et me regarder mentalement avec commisération.

Eh bien !... Pourtant j'oserai affirmer, soutenue non par une foi aveugle de disciple, mais *par une conviction d'être pensant, analysant et jugeant*, que l'œuvre de Mme Renooz, *œuvre triple*, puisque *scientifique, historique et sociologique*, est rien moins que colossale et d'une *portée sociale que les générations actuelles ne sont guère en mesure d'évaluer justement.*

Certes, on peut discuter sa méthode scientifique (procédant de l'intuition, phénomène plus spécifiquement féminin d'ailleurs ; trouver ses affirmations historiques exagérées, savoir)? matriarcat, gynécocra- exagérées, (savoir?) matriarcat, gynécocralin ; réfuter ses théories sociologiques ; « rénovation sociale par la rénovation morale, le monde régénéré par la femme supérieure » ; il n'en est pas moins vrai que, dans nos temps modernes, Mme Renooz représente un effort et une valeur féminins auprès desquels ceux d'hommes réputés savants apparaissent de petite envergure.

Science ! Histoire ! Sociologie ! voilà les importants problèmes auxquels cette femme de génie a assujetti sa pensée, son intelligence.

Science : Loi physiologique des sexes; Psychologie des sexes; Les forces cosmiques; Les facteurs de la vie; Origine végétale de l'homo, etc., etc. (Il est bon de rappeler, au sujet de l'origine végétale, qu'une première édition de ce livre parut en 1878. *Avant cette date, aucun savant, dans aucun ouvrage masculin*, n'avait soutenu cette thèse, thèse d'ailleurs violemment discutée et réfutée par les savants officiels ou autres en attendant que l'un d'eux s'en attribue la paternité comme il en est presque toujours des œuvres féminines.)

Histoire : Monde primitif, monde ancien, monde celtique, monde chrétien, monde moderne. L'origine de toutes les religions. La Bible rectifiée, etc., etc.

Sociologie . Erreurs, injustices et mensonges ancestraux réfutés. *Base scientifique de la morale vraie* déterminant le *bonheur social et humain par l'équilibre individuel*, etc., etc.

J'en passe et non des moindres.

Et tout cela, *bravant le ridicule, l'hostilité, la haine* et... qui sait, parfois le froid et la faim, du moins la solitude.

Le sort de la Française est-il donc d'être toujours en retard sur ses sœurs d'outre-Manche ou d'outre-mer ?... Car cette science, à la fois tant décriée et tant méconnue en France, a trouvé cependant auprès des féministes anglaises et américaines un accueil chaleureux et enthousiaste en même temps qu'un appui généreux et désintéressé.

Mais... Nul n'est prophète en son pays, n'est-ce pas ?...

Marguerite GUEPET.

POUR PROGRESSER

Il y a des gens qui se croient anarchistes et qui ne le sont pas et il y a des gens qui sont anarchistes sans le savoir. Le devoir d'un anarchiste sincère n'est pas de retracer un sillon déjà tracé, mais de faire un sillon nouveau. L'anarchiste doit s'assimiler à toutes les ruses de la monstrueuse organisation sociale et rechercher, par tous les moyens et dans toutes les classes de la société, les initiations et les énergies capables de se rallier à son idéal.

Jean VERDIER,

La Camaraderie Amoureuse

(Suite et fin)

Je n'ai jamais pris au tragique les mines scandalisées des Romains quand ils parlaient des chrétiens primitifs. Les chrétiens primitifs fournissaient aux dirigeants de l'Empire un moyen de diversion et on criait « aux lions les chrétiens » comme on fait aujourd'hui des procès de tendance aux communistes, aux révolutionnaires, aux anarchistes.

Les adeptes des cultes orientaux faisaient dans leurs mystères les mêmes gestes que les premiers chrétiens dans leurs agapes, mais ils ne se montraient pas rétifs devant l'autorité.

Les premiers chrétiens, au contraire, de par leur ascendance judaïque — de race ou d'intellect — se montraient rebelles au gouvernement impérial. Le service civil leur répugnait, le métier militaire leur était odieux, enfin, et c'était là le principal grief, ils ne voulaient pas prêter le serment civique « au nom du génie de l'empereur ». Le gouvernement impérial ne leur pardonnait pas ce refus et y voyait motif à suspicion.

⁂

Ce n'est donc pas à cause de leurs clameurs au scandale que j'accepte les accusations des Romains contre les premiers chrétiens, c'est parce qu'elles cadrent avec les admonestations des *Epîtres*, ou ce qui en est parvenu jusqu'à nous.

Quand on veut se faire une idée des mœurs des primitifs, on ne se réfère pas à la morale officiellement en vigueur au sein des civilisations anglo-saxonne ou latine, par exemple.

On s'en va vers les aborigènes de l'Australie, de l'Afrique Centrale ou Méridionale, de l'Amérique du Sud. On suppose que moins ils sont en contact avec nos civilisations, plus ils ont conservé de traits primitifs.

De même, quand on veut se faire une idée des mœurs des premiers chrétiens, on ne se réfère pas au catholicisme, à l'orthodoxie grecque, au luthérianisme, à l'anglicanisme, au calvinisme, etc., qui représentent des aspects civilisés du christianisme.

On s'en réfère aux Carpocratiens, aux Turlupins, aux Kloeffers, aux Adamites, aux Hommes de l'Intelligence, aux Frères du Libre Esprit, etc., où on a tout lieu de supposer que la tradition primitive avait été conservée avec plus de pureté que dans les Eglises officielles, d'autant plus que ces dernières les traquaient avec une férocité semblable à celle que les civilisés montrent à l'égard des primitifs.

Or, toutes ces sectes, tous ces hérétiques, — et il y en a d'autres — ont toujours pratiqué le communisme sexuel comme corollaire de la communauté des biens, prêts à sacrifier leur vie pour l'une et l'autre de ces réalisations.

Et contre eux, les sociétés catholiques ou protestantes ou orthodoxes ont formulé les mêmes accusations que les gouvernants romains décochaient aux premiers chrétiens.

⁂

De plus, faisant œuvre documentaire et critique, je n'attache pas plus d'importance aux prétentions émises par Paul d'être en communion avec la Divinité, que j'en attache à des prétentions identiques émises par un Jean de Leyde, le prophète des Anabaptistes communistes, ou par un Joseph Smith, l'apôtre des Mormons.

Ou j'y attache la même importance, si l'on préfère.

Et je ferai remarquer en passant qu'on possède beaucoup plus de détails sur les faits et gestes de Jean de Leyde ou de Joseph Smith que l'on en a sur l'hypothétique Jésus ou sur l'énigmatique saint Paul.

On connaît par le menu l'activité de Jean de Leyde à Munster, quand ses coreligionnaires y exerçaient le pouvoir, sous sa dictature ; il n'y a aucun doute sur les phases de son procès, sur son supplice. On connaît la vie de Joseph Smith, son apostolat, son lynchage et le canon des livres sacrés des Mormons a été très rapidement constitué.

Par suite, je veux bien que Paul, se rendant à Damas pour y persécuter les chrétiens, ai été frappé de cécité à l'ouïe d'une voix qui lui criait : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » (*Actes*, XXII, 8), ou qu'une autre fois il ait été ravi au troisième ciel (il ne sait si c'est dans ou hors de son corps), enlevé dans le Paradis « où il entendit des paroles ineffables qu'il n'est pas permis à un homme de répéter ». (II *Corinth* 12/2 (1).

Je veux bien croire à la bonne foi de François d'Assise, sur le corps duquel, dans une vision, un séraphin crucifié imprime les « stigmates » de la passion — ou à la vision qu'Ignace de Loyola a de la Vierge. Mais je veux croire aussi à la bonne foi de Jean de Leyde et de Joseph Smith.

A vrai dire, je pense qu'à tous, Paul y compris, un séjour dans un institut de guérison des maladies nerveuses aurait été nécessaire.

Donc, indifférent aux excommunications séculières ou ecclésiastiques, je tiens comme d'essence chrétienne la doctrine anabaptiste telle que Mathias Hoffmann l'a exposée dans son fameux livre du *Rétablissement*, qui implique communauté des biens et pluralité des femmes, doctrine appliquée à Munster par Jean de Leyde, choisi, au dire du prophète anabaptiste Tuiscosurer, par « le Seigneur » pour exercer le pouvoir (2).

Et je tiens comme d'essence chrétienne le livre « Doctrine and Covenants », révélations faites à Joseph Smith, dont les premières éditions imprimées datent de 1833 et 1835 et qui complètent pour les Mormons les *Epîtres* du *Nouveau Testament*.

Or, que trouve-t-on à la section 132 de ce livre, aussi « sacré » à mon sens que tous les autres livres « sacrés » des chrétiens : c'est que Moïse, Abraham, Isaac, Jacob, David, Salomon reçurent des femmes et des concubines, que cela leur fut imputé à justice, parce que dans toutes ces choses ils accomplirent ce qui leur avait été commandé.

Dans cette même section, verset 61 : « Si un homme épouse une vierge et désire en épouser une autre et que la première donne son consentement, et s'il épouse la seconde et qu'elles soient vierges, toutes deux ne s'étant promises à aucun autre homme, cet homme-là est justifié. Il ne peut commettre d'adultère avec ce qui lui appartient, à lui, et à personne d'autre. V. 62 : Et si dix vierges lui sont données, de par ladite loi, il ne peut pas commettre adultère, car elles lui appartiennent et lui sont données, à lui. C'est pourquoi il est justifié ».

Je ne vois pas que le Père Eternel ait retiré sa bénédiction à la communauté des Mormons. Leur Eglise, dont je ne puis supporter l'organisation hiérarchique, est l'une des plus riches et des plus prospères qui soient au monde. Sans doute, le président Wilford Woodruff, en 1890, a fait renoncer officiellement son Eglise à la pluralité des femmes. Mais il n'a joué dans tout cela que le rôle de saint Paul moralisant la seconde ou troisième ou quatrième génération chrétienne. C'est parce qu'ils pratiquaient la pluralité des femmes que les Mormons primitifs ont été chassés de l'ouest des Etats-Unis, qu'ils ont dû se réfugier dans l'Est, au delà des Montagnes Rocheuses, et défricher l'Utah, ce qu'ils n'auraient pu faire d'ailleurs sans l'aide de leur nombreuse progéniture.

⁂

Pour finir, documents en mains — et je ne parle pas seulement des citations ci-dessus, je nie à un catholique les qualifications nécessaires pour railler *La Camaraderie Amoureuse*. Je me charge, encore une fois, de le démontrer, quand on voudra et avec n'importe quel contradicteur, au « Club des Insurgés ».

E. ARMAND.

(1) Cela sent fâmeusement l'initié aux mystères. On se demande même comment les orthodoxes ont pu faire pour laisser passer cela.

(2) Ce serait imprudent et injustifié de juger le mouvement anabaptiste sur ces quelques lignes. Avec F. Oerter, je pense qu'il y avait, derrière une terminologie biblique, beaucoup d'aspirations communistes-anarchistes chez les Anabaptistes.

Christianisme et Polygamie

Jésus a-t-il condamné la polygamie ? A cette question, la réponse est immédiate : Jésus n'a pas condamné la polygamie, aucun passage du Nouveau Testament ne limite le nombre des épouses.

Le Décalogue lui-même, qui ne doit cependant rien au Christ, dit :

L'œuvre de chair tu ne désireras
Qu'en mariage seulement.

C'est par un étrange abus que ce mariage devient monogamie.

La polygamie, ou plus exactement la promiscuité, semble de règle, au contraire, dans les premières communautés chrétiennes.

L'Esprit Saint, en faisant tous les chrétiens égaux, exigeait qu'ils pratiquassent la communauté de l'amour au même titre que celle des autres biens. La propriété d'une femme, de même que celle d'une terre, eût été un dommage pour l'association et constitué un égoïsme indigne d'un frère.

L'évêque Nicolaus, l'un des premiers disciples des apôtres, dénoncé comme possédant une femme pour lui tout seul, fut obligé d'en faire remise au groupe ; Dieu avait créé la beauté pour le profit de tous et non pour l'usage exclusif d'un seul.

Le passage de la liberté primitive de l'Eglise à son actuelle intolérance se fait au fur et à mesure de l'accroissement de son pouvoir. Lorsque, de parti d'opposition, le christianisme devient parti d'ordre, l'Eglise se moralise, se constitue une hiérarchie et, brûlant ce qu'elle adorait, adore ce qu'elle brûlait, évolution commune à tous les partis ; d'ailleurs, le diable, en vieillissant, se fait ermite, dit-on.

Cette rapide esquisse, sans prétendre remplacer une étude plus fouillée qui paraîtra d'ailleurs prochainement dans ces mêmes colonnes, était cependant nécessaire pour répondre à certains chrétiens qui voient dans les dogmes religieux des choses mortes et embaumées et se voilent la face d'horreur quand on leur déclare que le christianisme moderne est l'antithèse du christianisme primitif et que le Nazaréen, ennemi du prêtre, de l'intermédiaire entre l'homme et le créateur, n'aurait pas reconnu son œuvre dans cette hiérarchie héritée du paganisme et dans ces dogmes trop rigides pour lui, si primitif.

FAF.

De l'Inégalité des Sexes

II

REPONSE A MADAME SAHUQUE

Si je réponds à votre article, Madame, malgré la faiblesse de votre argumentation, c'est qu'il témoigne d'un louable effort pour défendre le féminisme sur le terrain scientifique.

Mais votre critique montre de bien regrettables lacunes.

Voyez-vous, Madame, ce qui vous caractérise — vous, c'est-à-dire toutes les féministes et peut-être même toutes les femmes, c'est une énorme puissance d'affirmation — ce que le peuple appelle du culot — qui vous permet de présenter pour d'éclatantes vérités les plus monstrueux contre-sens. Cette attitude peut réussir, parfois, devant celles de votre sexe que tourmente un rêve égalitaire — véritable psychose à formes souvent délirantes ou verbeuses — ou devant celles, et ceux, plus raisonnables quoique aussi peu renseignés qui ne savent pas faire le départ entre l'égalité devant la loi et l'égalité biologique qui est un mythe.

Relever vos erreurs en détail serait, certes, fastidieux, mais vous m'accuseriez de parti-pris, si je ne soulignais au passage les plus frappantes.

Vous écrivez : kératine égale acide urique et tout de suite après vous ajoutez : « Ces manifestations de luxe témoignent d'un foie et d'un rein moins aptes à éliminer les toxines : ce dernier mot étant probablement mis pour « produits toxiques », ce qui n'est pas la même chose. Mais passons.

Autant d'affirmations, autant d'erreurs. La kératine est un albuminoïde dont la composition chimique est complètement différente de celle de l'acide urique — et ce pauvre rein, qui, selon vous, fonctionne si mal chez l'homme, produit cependant une urine légèrement plus dense et plus abondante que chez la femme (1300 à 1600 centimètres cubes par jour chez l'homme contre 900 à 1200 centimètres cubes chez la femme.

Si la barbe masculine témoignait de la faiblesse fonctionnelle du rein de l'homme, la greffe d'un rein normal, en l'occurrence un rein de femme, devrait entraîner la chute de cette pilosité, la disparition de ce qu'on appelle un caractère sexuel secondaire et par contre-coup ferait du rein un organe sexuel au même titre que les testicules dont la résection produit les mêmes effets.

Quelques lignes plus bas, et contre toute vérité, vous écrivez que l'oiselle est la seule constructrice du nid alors qu'il est en général l'œuvre commune du couple et particulièrement celle du mâle dans les espèces où la nidification se manifeste sous une forme de luxe c'est-à-dire inutile. C'est le cas par exemple du Chlamydera maculata ou du Ptilonorhynchus holosericus qui se construisent chaque année des berceaux décorés d'objets voyants mais qui ne servent pas à l'habitation des constructeurs, d'où le nom de « nids de plaisance » qui leur a été donné ; c'est le cas de l'Amblyornis inornata qui dresse devant son nid un parterre diapré de fruits, de fleurs et d'insectes dont il renouvelle fréquemment la fraîcheur.

Deux lignes plus bas nouvelle erreur que cette transformation des colonies d'insectes sociaux « en gynécocratie où l'élément femelle règne et gouverne ». Vous êtes victime de l'insuffisance de notre vocabulaire et, disons-le, d'une insuffisante documentation quand vous faites une femelle de l'élément actif de la ruche. La vraie femelle c'est la reine dont la seule fonction est la ponte comme celle des faux-bourdons, éléments mâles, est la fécondation. Mais les ouvrières patientes et besogneuses, reines véritables de la ruche par leur activité, représentent, avec leurs organes sexuels atrophiés, comme un troisième sexe, un sexe neutre, incapable d'être fécondé : à proprement parler, elles sont asexuées.

Immédiatement après c'est une nouvelle erreur : la luminosité du ver luisant attribut femelle. Ignorez-vous donc, Madame, que dans le genre luciola les organes phosphorescents occupent chez les mâles trois segments de l'abdomen et deux seulement chez les femelles. Dans le genre lampyris les mâles sont de plus ailés et volent facilement — activité de luxe — alors que les femelles aptères et dépourvues d'élytres gardent toute leur vie la forme de larves.

Je ne veux parler ni de votre incompréhension qui vous fait confondre, en dépit de ma définition, activité de luxe avec beauté, ni de votre distraction qui vous a empêchée de lire ce passage :

« Seules les espèces où la différence de taille se manifeste nettement en faveur de la femelle montrent des dépenses de luxe féminines » qui vous aurait expliqué pourquoi dans ces espèces où le mâle est d'un tiers plus petit que la femelle — tiercelet — celle-ci peut se permettre les mêmes dépenses de luxe que celui-là.

Je ne veux pas non plus parler de cette... clairvoyance qui vous permet de lire dans mon texte quelque chose qui ne s'y trouve point, en l'espèce ce passage où, selon vous, j'affirme « la pensée proportionnelle à la force », car la vérité seule m'intéresse et je crois avoir été, en dépit de certaines outrances verbales, nécessaires comme le bistouri du chirurgien, pleinement objectif dans la critique de votre thèse. Peut-être n'en pourrait-on pas dire autant de vous car la femme perce trop souvent sous la contradictrice et c'est grand dommage pour votre théorie.

REPONSE A Mme SAURET

Votre article est « hénaurme » Madame, et je n'ai malheureusement ni le temps ni la place nécessaires pour le réfuter en détail. Mais dans cette « sélection de savantes » — ce sont bien là vos termes, n'est-ce pas ? — et dans l'amas de vos affirmations tranchantes je piquerai au hasard quelques faits et quelques noms pour montrer combien profondément vous êtes versée dans l'art d'accommoder... l'histoire. Excusez ce mauvais jeu de mot mais ce sera ma seule réponse aux innombrables épithètes aimables, trop aimables, dont votre article est émaillé.

Vous avez articulé des faits précis, des découvertes qu'il me faut, dites-vous, mettre à l'actif des femmes et ce sont :

La préparation des peaux et la fabrication de la poterie ; or — et M. Gérard de Lacaze-Duthiers vous aurait volontiers documenté sur ce point — la poterie probablement connue dès les temps éburnéens correspondant aux premières assises de l'époque du Renne (6000) était délicatement ornée au néolithique pur (4000-2500), plus tôt même, poteries prépharaoniques (5000-3400) et le racloir moustérien qui servait à la préparation des peaux est encore plus ancien. Or, vous ne l'ignorez pas. Sur quoi dès lors vous basez-vous pour attribuer ces découvertes à la femme quand nous ne connaissons même pas le nom des peuples qui les premiers en firent usage !

Même remarque au sujet de la navigation à voiles — rappelez- vous ce navire marchant à la voile qui figure sur une des parois du tombeau d'Api à Saqqarah (VI dynastie - 2625 - 2475) ;

de l'agriculture — faucille formée d'une simple lame de silex de la période du cuivre pur (2500 - 1900), faucilles en bois garnies de silex dentelé découvertes par Flinders Pétrie dans une station de la XIIe

Feuilleton de l'INSURGE. N° 15

La Filière

ROMAN de MISERE et de HAINE

PAR K. X.

— Pan-pan-pan-pan (j'ai compris et j'interrompts il veut me dire : bonjour).
— Pan-pan (attention).
— Pan (je suis attentif).
. . . . . .

Ici commence une histoire, je suis chargé d'une commission, de téléphoner à mon voisin de droite, afin de lui communiquer certaines paroles. Mon voisin de droite est libéré le lendemain, sitôt la prise de service des gardiens de jour; je ferai la commission, et pour faire comprendre, que j'ai compris, j'exécute sur le mur un joyeux roulement...

Ce téléphone me rappelle les entretiens interminables que j'avais, en prison, avec nombre de détenus, l'oreille tout contre la muraille dans laquelle était scellée ma couchette...

Les nuits sont longues, en prison, et dans l'obscurité on ne peut faire autre chôse que de parler, alors l'on parle et l'on se raconte, entre prisonniers, des histoires vraies!... à l'aide d'un manche de porte-plume ou de tout autre objet, des pan-pan légers emplissent la prison...

Parfois, pour correspondre avec mon voisin du dessus ou du dessous je tapais sur le plancher, mais sur ce dernier, la résonnance est grande et fort dangereuse, elle attire les gâff...

Les gardiens entendent toujours ,lorsqu'on ne les appelle pas, et jamais, quand un détenu pour une cause quelconque, bataille, maladie, accident, etc... a besoin d'eux...

Ne sachant pas toujours, de quelle cellule proviennent les vibrations sonores, ils font descendre au cachot n'importe qui, situé aux environs des cellules suspectes au cachot, je n'y ai jamais été et je n'en puis rien dire.

Un jour, un malheureux détenu croyant téléphoner à un voisin, prisonnier comme lui, téléphona à un gâff, qui demeurait dans la prison; (il y en a beaucoup, leurs chambres sont des cellules) il lui raconta son histoire, la vraie, pas celle exposée au juge d'instruction; le gâff, froidement, répondait par des pan-pan approbateurs; et, le lendemain, raconta son aventure à ses chefs, ce qui fit envoyer aux durs (1) le détenu trop confiant...

Il y a beaucoup de saligauds en prison, il faut se méfier. Les prisons sont gardées à l'extérieur par des soldats, l'extérieur ici, c'est le chemin de ronde, c'est-à-dire l'espace qu'il y a, entre le mur entourant la prison et les bâtiments cellulaires.

Malgré l'extrême difficulté pour le détenu d'atteindre à l'étroite fenêtre de sa cellule, il y réussit parfois; les fenêtres sont situées à trois mètres du sol, à cette hauteur se trouvent, horizontalement leurs charnièères; si on pouvait ouvrir complètement les fenêtres celles-ci décriraient un demi-cercle et viendraient s'appliquer contre le mur, et au-dessous de leurs charnières, mais on ne peut pas ouvrir les fenêtres, de cette manièrée, en prison...

Les fenêtres sont à peu près carrées, un carré de quatre-vingt centimètres de côté, elles sont vitrées d'un verre brouillé, à travers duquel la lumière passe avec difficulté, une tringle les commande, on tire la tringle et la fenêtre esquisse, sur ses charnières, un pivotement entravé immédiatement...

Les fenêtres s'ouvrent en rasant le plafond et s'abat de quelques centimètres, le plafond empêche tout regard indiscret vers l'extérieur de la cellule, mais, par les angles de jour formés sur les côtés, on pourrait voir, alors on a mis des oreilles aux fenêtres, ce sont d'ailleurs ces angles de zinc qui retiennent le panneau vitré, et l'empêche de s'abatre vers le plancher. Mais les détenus s'arrangent toujours de manière à se tirer d'affaire, et parviennent à parler à la sentinelle qui veille devant chaqeu bâtiment...

Si le soldat n'est pas un bonhamme tombé à Paris avec la dernière averse, il comprend tout de suite ce que veut le détenu qui l'appelle : faire parvenir une lettre, alors il dit : « Envoie. »

Cette lettre ne sera pas censurée ou arrêtée, elle pourra souvent rétablir une situation fort compromise, sauver la mise du détenu..., lui sauver sa tête, parfois... Ça ne fait pas l'affaire des gâff (1), aussi ces derniers surveillent-ils les doldats, et toutes les nuits, de temps à autre, des paroles sonnent dans les chemins de ronde des prisons.

— Halte-là !
— ...
— Halte-là, qui vive ?
— Ronde de gardien.
— Avance au ralliement.

Après l'échange du mot d'ordre, le gâff continue sa ronde en se dissimulant quelque peu...

Certains soldats n'hésiteraient certainement pas, après la troisième sommation : halte-là ou je fais feu, à fusiller un gardien, ceux-là se souviennent...

J'écrivais plus haut que l'on rencontre des saligauds dans les prisons; c'est d'abord le détenu qui, exerçant l'emploi d'auxiliaire, cuisinier, comptable, etc., etc..., vole le prisonnier; il y a aussi celui qui, ayant accès près des détenus, leur dit : « Vos lettres, je vais les passer aux soldats, ma cellule est au rez-de-chaussée, j'discute le coup avec eux, je les connais tous... », et qui, dans sa cellule, décolle les timbres, les vend ou s'en sert pour sa correspondance personnelle, li, dans son lit, les lettres d'amour des prisonniers à l'imagination délirante; la veuve poignet possède ces nuits-là un fameux mari...

Il est cinq heures du soir, mon gâff, c'est-à-dire l'un des gardiens de ma division, ouvre ma cellule et attend...

— Y a rien !

Il referme la porte et s'en va, d'un pas lourd et lent, de cellule en cellule, avertir par son geste que le détenu peut se coucher, après avoir déposé à l'extérieur de sa cellule, à la porte, tout ce que le règlement défend qu'il conserve par devers lui la nuit.

Il est cinq heures du soir, un grand silence, maintenant, semble régner dans les prisons... Ah! quel silence !... Un bruit dense, intense, immense, qui me fait mal aux oreilles, qui me fait mal à l'âme... Braves gens de partout..., l'entendez-vous ?...

K. X.

dynastie (2000-1788), gravures rupestres du Monte Bego (1900-900) qui représentent des herses, des faucilles, et même des charrues tirées par deux bœufs ;

Des aiguilles que l'on trouve déjà dans l'outillage magdalénien ;

Des filets de pêche, des plantes curatives etc..., toutes découvertes que vous affirmez dues à des femmes sans apporter la moindre preuve à l'appui de vos dires, et pour cause, car, cette preuve, vous le savez, n'existe pas.

Je serais par contre heureux de connaître le nom de cette femme à qui, selon vous, nous devons le télégraphe aérien car les historiens donnent à la télégraphie lumineuse une origine qui se perd dans la nuit des temps, font de Chappe l'inventeur du télégraphe à signaux, parlent avec fils et ne réussissent pas à s'entendre sur le véritable inventeur de la T. S. F. mais jamais n'apparaît un nom de femme à l'aube de ces découvertes.

Quand vous prêtez à Hypatie (370-415) la découverte de la projection stéréographique ou planisphère vous oubliez que la théorie dans sa « syntaxe » et que 250 ans auparavant Ptolémée en exposait Synésius, l'élève même d'Hypatie. fait mérite de cette découverte à Hipparque qui vivait 600 ans plus tôt. Même remarque au sujet de l'Astrolabe dont on faisait usage trois siècles avant l'ère crétienne, soit sept siècles avant Hypatie.

Quand vous affirmez que madame Lavoisier a « deviné la trigonométrie » vous oubliez que l'enfance de cette découverte date d'Hipparque (IIe siècle avant J.-C.), sa maturité de Mohamed Ben Geber qui florissait au IXe siècle et que la « Trigonométrie » de Regiomontanus (1436-1475) ne diffère en rien de la nôtre, à l'invention des logarithmes près ,et de quelques théorèmes proposés par Neper (1550-1617). Le pressentiment de Madame Lavoisier (1758-1836) arrive un peu comme les fameux carabiniers !

Pour attribuer à Marie Crous l'invention du calcul décimal il faut ignorer que l'origine de la numération décimale parlée remonte bien avant dans les âges, que la numération décimale écrite nous a été transmise par les Arabes au XIIe et au XIIIe siècle et que la numération décimale fractionnaire écrite, dont sans doute vous voulez parler ,est l'œuvre de Stevin (1548-1620), propagée par Marie Crous dans un livre modestement intitulé « advis de M. C. aux filles exerçants l'arithmétique sur les dixmes ou dixièmes du sieur Stévin. »

De votre sélection, deux noms seulement sont à retenir : Sophie Germain et Sophie Rowaleski, savantes remarquables qui, sans pouvoir prétendre à la gloire des Thalès, des Pythagore, des Hipparque, des Diophante, des Omar-al-Khayyamis, des Al-Hazens, des Cardans, des Viète ,des Pascal, des Fermat, des Descartes, des Newton, des Leibnitz, des Huyghens, des Bernouillis ,des Eulers, des Lagrange, des Legendre, des Monge, des Laplace, des Cauchy, des Abel, des Galois — j'en passe, et non des moindres — méritent cependant une mention honorable à côté de mathématiciens de talent. Les autres n'ont rien apporté à l'édifice scientifique.

Quand Platon cite Diotime et Aspasie parmi les maîtres de Socrate il ironise visiblement. Athenaïs n'est connue que pour sa beauté qui lui valut d'être épousée par Théodore II le Jeune.

Pampilia, Léontia, Argia, Asclépigénie doivent être admirées de confiance car elles n'ont laissé aucun écrit. Novella Calderini n'est connue que par quelques lignes de Christine de Pisan dans « la Cité des Dames » (livre 4 chap. 36).

Nous ne possédons rien de Claire Mastrani, et Laura Bassi n'a fait imprimer que quelques vers. Les 191 thèses philosophiques de Marie Agnesi furent soutenues dans son salon. C'est un nom bien prétentieux pour des entretiens sans prétention.

Quant à vos pécheuses stellaires sans doute ignorez vous, Madame, que la découverte d'une planète ou d'une comète qui, jadis, était, au moins, une question de patience et de chance, est devenue, grâce au stéréocomparateur, invention masculine, d'une mécanique simplicité et que le calcul des orbites par la méthode des moindres carrés, autre découverte masculine, n'est guère plus difficile que l'extraction d'une racine cubique mais infiniment plus long et plus fastidieux : quelque chose comme une broderie à l'usage des femmes instruites.

Edwidge Bender, dites vous, continue la tradition de Kant et de Hegel, Madame Du Chatelet traduit les « Principes de la Philosophie » de Newton, Marie Somerville compose une « Mécanique Céleste d'après Laplace » et vous exaltez leur œuvre. Ne voyez-vous donc pas, madame, que je demande des Newtons et des Laplaces féminins et que vous me proposez des sous-Newtons et des Laplaces de pacotille trop nombreux, hélas dans le Panthéon féminin.

⁂

Une conclusion à cette double critique est-elle vraiment nécessaire ? Je ne le crois point. A ma théorie l'on a opposé certaines opinions comme si les opinions contraires n'avaient jamais été émises. N'est-ce pas Voltaire qui a dit : « On a vu des femmes très savantes comme il en fut de guerrières, mais il n'y en eut jamais d'inventrices ». N'est-elle pas de Lombroso cette autre : « Mathématiques, logique dialectique ne sont pas des choses féminines ».

Mais ce petit jeu de citations ne pouvait constituer une preuve, on a donc parlé de pseudo - découvertes féminines qui n'ont jamais existé que dans certaines imaginations. Ce fut ensuite « un considérable ruissellement de noms prestigieux » mais ces gemmes étaient fausses. Enfin, pour emporter le bastion Fua, on eut recours à des armes que pompeusement l'on baptisa « scientifiques » mais le bastion résiste encore car, pour reprendre le mot d'un ardent féministe de mes amis : « Il n'est rien de tel que certaines féministes pour faire douter du féminisme. »

FREDERIC FUA.

UN BON DIEU

C'est un bon Dieu de paysans.

Il est venu dans notre église, avec un corps en bois, et on l'a cloué sur sa croix, le long du mur.

C'est un dieu très simple, comme il nous en fallait un. C'est un brave homme de bon Dieu, taillé comme à coups de hache, rudement, dans un morceau de bois semblable à celui que nous employons pour confectionner nos sabots, et on l'a voulu si pauvre qu'on ne lui a même pas donné une chemise.

Nous autres, nous sommes des paysans, et nous arrosons la terre de notre sueur, et lui, c'était un charpentier qui, comme nous, travaillait pour gagner son pain.

C'est un bon Dieu de village, dans une église très vieille. Il est placé tout juste en face de la chaire de M. le Curé.

Quand le curé nous parle le dimanche à la sainte messe, il lui fait des signes familiers, comme à un vieux camarade misérable qui sèche sur sa potence, tandis que soi, on profite benoîtement des doux biens de la vie. Et le curé lui adresse quelques mots en latin qui, comme chacun sait, est la langue véritable que l'on parle au Paradis.

Ce Paradis est, paraît-il, la terre promise où nous devons être heureux un jour, nous qui avons tant souffert sur le monde où gémissent les parias de la vie.

Lorsqu'un malheur nous arrive, nous montrons le poing au ciel, et l'on pourrait croire que, dans notre colère, c'est au Créateur que nous en avons. Pas si bêtes ! C'est au Diable que nous faisons des menaces.

Nous pensons bien que le Diable, qui est aussi quelque chose dans les affaires du ciel, pourrait nous jouer le mauvais tour de nous précipiter dans son enfer. Mais comme le bon Dieu est plus fort que le Diable, nous prions le Seigneur de nous tenir dans sa sainte garde. Alors, rassurés sur les suites que pourrait comporterr l'aventure, nous injurions Satan tout notre saoûl.

On nous a enseigné qu'il faut obéir à tout ce qui est une force que nous ne savons pas vaincre. Nous obéissons donc aux lois des hommes et à celles de la nature.

Nous payons l'impôt. La grêle détruit nos récoltes et la maladie tue nos bestiaux. Tout cela, ce sont des forces auxquelles nous devons nous soumettre.

Cependant, si nous payons l'impôt, c'est en fin de compte dans notre intérêt, puisque sans lui, nous n'aurions ni routes conduisant d'un village à l'autre pour nos affaires, ni gendarmes pour défendre notre bien contre ceux qui voudraient nous le prendre.

Si la grêle détruit nos récoltes ou si la maladie tue nos bestiaux, nous pouvons nous faire rembourser cette perte en nous abonnant à une assurance.

Dieu, lui, est la force plus puissante que toutes les autres. Ce bonhomme de bois, tout recroquevillé, dépeinturluré et rongé aux vers, ce bon Dieu minable que nous fendrions d'un coup de cognée, et que nous jetterions dans l'âtre si nous n'avions pas « peur de lui », c'est le Maître suprême. Nous ne pouvons rien lui faire, et il fait, paraît-il, ce que nous ce qu'il veut.

Alors, comme nous savons cela, nous lui adressons des prières, nous nous prosternons à ses pieds et nous l'adorons servilement pour qu'il nous fasse le moins de mal et le plus de bien possible.

Brutus MERCEREAU.

IXIGREC.

Le Gérant : A. COLOMER.

IMPRIMERIE CENTRALE,
5, rue Erard, Paris-12e.

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Parmi les livres

J'ai déjà souvent eu l'occasion de signaler la maison d'éditions Rieder et Cie (7, place Saint-Sulpice, Paris-6e). Il me faut y revenir. Je suis persuadé qu'elle occupera une place importante dans l'histoire littéraire de ce début du vingtième siècle.

Elle publie mensuellement la revue « Europe ». On peut différer d'avis sur les tendances de cette revue, mais il faut reconnaître que la collaboration de Duhamel, Bazalgette, Romain Rolland, Vildrac, Vlaminck, Jolinon, Elie Faure, Pierre Hamp, André Spire (et je ne nomme que les Français) y réunit des pages intéressantes.

Elle publie la collection des « Prosateurs français contemporains », collection précieuse qui nous a révélé F.-J. Bonjean, Panaït Istrati, André Baillon, Joseph Jolinon, Jeanne Galzy, Paul Myrriam, tous romanciers de talent et qui laisseront une trace. — La même collection vient de lancer « Le Mémorial secret » de Guillaume Gaulène, que j'appellerais volontiers un dangereux chef-d'œuvre. Je ne connais pas le volume précédent de cet écrivain qui était, parait-il, une reconstitution historique assez réussie. Mais ce livre-ci traduit à merveille, dans le cadre d'une petite ville de l'Est falote et insignifiante, la mentalité désaxée d'après-guerre. Des jeunes gens vivent sans but, sans idéal, sceptiques sur tout, lamentablement. Comme le proclame l'un d'eux au début de ces pages :

« Oui, c'était la guerre qui nous avait rendus ainsi, désespérés et voluptueux, désireux de tout étreindre, pleurant d'être exclus de tant de joies, sceptiques en qui tout besoin de croire n'était pas mort et nous raillant nous-mêmes de notre angoisse. »

Leur vie s'écoule morne, douloureusement quotidienne, jusqu'au remous final. Et c'est pour cela que j'ai dit livre dangereux, un peu comme le « Sanine » ou « A l'extrême limite », d'Artzybachev. Mais l'épreuve est salutaire et la foi qui résiste à ces pages dissolvantes est solide. Il y a des pages d'une acuité douloureuse : je songe à cette visite du héros chez sa mère, vieille paysanne méridionale, et cette amère constatation du décalage des deux générations. Oui, certes, un beau et solide bouquin.

Je place moins haut « Trois hommes et un minaret », de G. Audisio, paru dans la même collection. Il s'agit ici de l'édification d'une mosquée à Paris (une donnée réelle) et l'auteur brode à ce sujet une agréable fantaisie, spirituelle parfois, profonde souvent. J'aurais aimé lire cela dans une revue. Mais c'est un peu menu pour en faire un livre.

Rieder publie aussi la collection des « Prosateurs étrangers modernes » qui nous a révélé les œuvres de Pio Baroja, Van Eeden, Waldo Frank, Knut Hamsun, Rosa Luxembourg, R. Schickelé, A. Schnitzler, J.-M. Synge, Anton Tchekov, H. Thoreau, F. Timmermans. Voix d'Espagne, de Hollande, d'Amérique, de Suède, d'Allemagne, d'Irlande, de Russie, de Belgique, que nous sommes heureux d'entendre dans notre pays si jalousement drapé dans sa supériorité. D'autant plus heureux de les entendre qu'il s'agit toujours d'esprits indépendants, que les maisons comme il faut ignorent dédaigneusement.

Le dernier volume paru de cette collection est « Fugitifs », par J. Linnankoski, traduit du finnois. Tout à fait autre chose que le « Chant de la Fleur rouge », ardent poème d'amour du même auteur, publié précédemment. Ici, un vieux paysan parvenu à l'aisance épouse une jeune et jolie femme. Ce qui doit arriver arrive. Exode général de la famille dans une autre région, rage furieuse, puis réflexion et pardon. Une analyse fouillée d'un caractère. Et une atmosphère simple, sobrement notée. Un beau livre.

Auparavant était sorti « La Faim », de Knut Hamsun, un livre qui ne se raconte pas. Nulle intrigue : un homme a faim, et nous assistons à ses affres, nous le suivons pas à pas. Un livre douloureusement vécu et pour l'analyse duquel les mots manquent. Des pages qu'il faut lire. Un authentique chef-d'œuvre.

Le libraire Rieder et Cie publie d'autres collections : il y a celle intitulée « Christianisme » et celle intitulée « Judaïsme ». Les curieux des choses de la religion trouveront dans la vingtaine de volumes parus maints sujets intéressants (demander de notre part les prospectus spéciaux). Il y aura aussi bientôt la collection « Philosophie » qui enchantera une autre série de lecteurs.

J'avoue humblement que ces questions-là me sont un peu hermétiques, ne me passionnent guère, et je laisse à d'autres le soin de vous parler de ces ouvrages.

Mais il y a cette collection nouvelle pour l'homme de la rue, cette collection de vulgarisation qui s'appelle la « Bibliothèque générale illustrée » (toujours chez Rieder et Cie). Livres que tout le monde peut lire, sans que cela nécessite de connaissances spéciales, et qui ont l'avantage de nous mettre au courant, sur un sujet donné, des dernières découvertes de la science.

Deux volumes sont parus : « Les Origines de l'humanité », par René Verneau, et la « Description du ciel », par André Danjon. Il faudrait lire le premier après le génial chapitre de Wells sur l'apparition de la vie à la surface du globe dans cette merveilleuse « Esquisse de l'histoire universelle ». On parcourt ainsi, rapidement, le chemin au long duquel s'échelonnent les découvertes qui permirent à Wells d'échafauder sa vue d'ensemble. C'est un historique complet et sobre de la question. Mais alors, c'est donc vrai, dira-t-on, après avoir lu ce volume : l'homme descend du singe ? Qu'importe. Et je dirai même volontiers, comme un mien ami, qu'il est plus glorieux de provenir d'un animal et de s'élever sans cesse vers un idéal lointain que de descendre, comme le croient les catholiques, d'un Dieu parfait pour sombrer vers toujours plus de turpitudes et de défauts !

Le second bouquin nous initie en quelques pages à cette troublante science de l'astronomie, si souvent dédaignée, et qui, pourtant, est essentielle. Ici aussi, un exposé complet de la question, avec la mise au point des plus récentes découvertes. Un chapitre nous montre d'abord les instruments perfectionnés dont on se sert maintenant, puis l'auteur étudie la Lune, le Soleil, les planètes, l'univers stellaire, les nébuleuses. Lecture troublante, un peu effarante : des nébuleuses se trouvant à 70 millions d'années-lumière ! !

Chacun de ces volumes, imprimé sur beau papier, est illustré de 59 planches en héliogravure ; il y a autant d'illustrations que de texte, et le tirage en est fort soigné. Véritables ouvrages de luxe : et cela pour le prix modique de 15 francs. Au cours de la livre, c'est d'un réel bon marché, et il faut féliciter la maison Rieder d'avoir publié ces deux superbes volumes.

Espérons que les suivants annoncés (« Le Monde islamique », « Les Microbes », « Les Nègres », etc.) ne seront pas inférieurs à ceux-ci.

Maurice WULLENS.

SYNDICAT AUTONOME DES OUVRIERS COIFFEURS D'ALGER

Je dois tout d'abord répondre et m'excuser auprès des camarades qui m'ont écrit sans obtenir de réponse; tous voudront bien comprendre que je ne pouvais me donner à ma correspondance pendant que se déroulait la grève des ouvriers coiffeurs d'Alger. C'est donc tardivement que j'apporte les détails sur notre beau mouvement.

Un cahier de revendications élaboré par notre syndicat, fut envoyé le 23 février aux patrons coiffeurs d'Alger, en donnant un délai de réponse pour le 3 mars. Le 2 mars au soir, nos revendications étaient refusées dans la réunion patronale. Le 4 mars, un vaste meeting se tint à la Bourse du travail, et à l'unanimité, devant l'incohérence patronale, la grève fut votée pour le lendemain vendredi 5 mars (à souligner que, seuls, dix ouvriers n'étaient pas syndiqués).

Le 5 mars au matin, la grève est entrée en vigueur; quelques jaunes furent vite repérés : dans l'après-midi, les patrons signaient nos revendications par un contrat, leurs ouvriers reprenaient le travail, après décision d'alimenter la caisse de grève, soit 5 fr. par jour. Dans le centre, obstination systématique des patrons, mais aussi « ténacité ouvrière ». Samedi 6 février, la grève s'annonce gagnée. Vingt-cinq maisons avaient signé le contrat; dans l'après-midi, arrestation chez un patron réfractaire, de la délégation du comité de grève, qui se composait de trois camarades et de moi-même. Nous fûmes relâchés. Enfin, le 8 mars, les grands salons du centre capitulaient; une dizaine de petits salons restaient, mais tombèrent l'un après l'autre.

La lutte était gagnée. Le 14 mars (10 jour de grève), une dizaine de camarades restaient victimes de l'action, ne voulant pas rentrer chez les patrons mis à l'index, au-dessous du tarif syndical.

La caisse de grève continuait à les secourir jusqu'au jour où ils trouvèrent du travail; c'est ainsi que se termina victorieusement la grève des ouvriers coiffeurs d'Alger.

Nous avons été heureux pendant cette bataille, de constater de beaux gestes de solidarité; merci à tous; cela a permis d'assurer aux grévistes le secours de 10 fr. par jour pour les célibataires et de 15 fr. par jour pour les mariés; et pendant cette lutte la confiance n'a cessé de régner parmi tous les camarades; je fus heureux de constater que les jeunes ont partout montré l'exemple et la ténacité. De cette bataille, notre syndicat autonome en sort grandi, et nous nous engageons à étendre la propagande plus que jamais pour le rendre plus prospère encore. Vive le syndicat d'Alger. Vive la Fédération autonome des ouvriers coiffeurs.

Le secrétaire général d'Alger :
A. OLIVIER.

LES RÉUNIONS

CERCLE ANARCHISTE DU 20e ....
GROUPE ANARCHISTE DU 11e
LIGUE DES REFRACTAIRES

Que tous ceux qui veulent se dresser avec nous contre les crimes du militarisme assistent en masse au

Grand Meeting

qui aura lieu le mercredi 19 mai, à 20 h. 30, à la Bellevilloise, rue Boyer.

Orateurs : Georges Pioch, Benoit-Perrier, avec projections de vues sur les horreurs de la guerre.

Participation aux frais : 1 franc.

ooo

CONFERENCES DE « L'ANARCHIE »

Le jeudi 13 mai, à 20 h. 30, au Bijou-Cinéma ,22, rue Riquet (Métro : Riquet), conférence publique et contradictoire.

Sujet : « L'Enfer est-il de ce monde ? », par le docteur Legrain.

Participation aux frais : 1 fr. 25.

⁂

FEDERATION DES JEUNESSES ANARCHISTES

Jeunesse rive droite. Tous les vendredis, au Faisan Doré, 28, boulevard de Belleville, à 8 h. 45, réunion de la J. A. — Vendredi 14 mai, le camarade R. Odin fera une causerie sur l' « Origine des religions ».

⁂

JEUNESSE RIVE GAUCHE

Tous les mercredis, à 9 heures, réunion à la salle des Syndiqués, 18, rue de Cambronne (Métro : Cambronne). — Mercredi 12 mai, causerie par Jean Reynault sur : « La propagande dans les milieux fascistes et catholiques ».

⁂

GROUPE D'ETUDES SOCIALES ET SYNDICALES D'ASNIERES

Gaston Couté, Sa vie, Son œuvre,
par R. Odin

Avec le concours de chansonniers qui interpréteront les principales œuvres du poète beauceron.

Cette conférence-concert aura lieu le jeudi 20 mai, à neuf heures précises, au Casino Voltaire, place Voltaire, à Asnières.

Fraternelle invitations à tous.

Participation aux frais : 2 francs.

⁂

JEUNESSES SYNDICALISTES

La Fédération des Jeunesses organise une **GRANDE BALLADE** dans le Bois de Clamart. Rendez-vous à 10 heures sur le trottoir de la gare Montparnasse. Dans le Bois de Clamart, des flèches indiqueront le chemin. Apporter ses provisions.

⁂

LYON
LES COMPAGNONS ET AMIS DE L'EN DEHORS

Réunion tous les lundis, à 20 heures, café Léon, 11, rue des Rois.

La Société future et nous

Duperie, à l'égal de la vie future, du Paradis des religions. C'est, en effet, le Paradis de la religion Humanité.

Duperie, dis-je. Car est-ce qu'un homme va attendre le perfectionnement des moyens de bâtir pour faire construire sa demeure ? Non, n'est-ce pas ? Il utilisera la technique et les matériaux actuels.

Nous le traiterions tous de fou s'il restait soumis aux intempéries en attendant les progrès des siècles futurs pour se mettre à l'abri.

Combien de bons camarades sont semblables à cet homme ?

Réalistes, utilisons les matériaux de la société actuelle selon notre technique individuelle, bâtissons notre vie dans toutes ses manifestations. Certainement, elle paraîtra bien laide à côté de l'image de celle bâtie dans l'idéal des temps futurs. Mais, d'autant qu'elle sera plus nôtre, ne sera-t-elle pas bien belle par rapport à celles qui nous environnent ?

Ne perdons pas notre temps à grogner contre les matériaux de notre bâtisse, mais perfectionnons notre technique personnelle. Contre l'insuffisance des premiers, nous ne pouvons presque rien, avouons-le. Contre la faiblesse de la seconde, nous pouvons beaucoup plus. Arrangeons donc le plat du jour à notre sauce. Vous savez que c'est souvent la sauce qui fait la saveur du plat !

Nous ne vivrons pas demain, c'est aujourd'hui que nous devons jouir de l'existence, c'est aujourd'hui que nous devons arracher à la vie un peu de bonheur quotidien.

« Notre Père, qui êtes aux cieux, donnez-nous notre pain quotidien. »

Prenons le nôtre sans le demander à qui que ce soit, pas plus à notre compagnon qu'à un idéal qui est aussi éloigné que le Père des cieux.

RAISONNEUR.